

Survivre dans les bras du Seigneur

Louky Bersianik

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bersianik, L. (2004). Survivre dans les bras du Seigneur. *Moebius*, (103), 27–31.

LOUKY BERSIANIK

Survivre dans les bras du Seigneur

Nez en l'air, j'observais le ciel par une belle journée d'été, installée dans mon jardin, une lettre sur les genoux. D'abord, il y eut trois objets volants: un avion, quelques minutes plus tard un hélicoptère, et enfin un oiseau silencieux. Le quatrième objet volant était un nuage éblouissant de blancheur sur fond bleu et sur ce nuage étaient écrits, de ce même bleu, ces trois mots: *Sésame, ouvre-toi!* Je sus alors qu'elle n'était pas loin.

Car c'est par ces mots optimistes qu'elle m'accueillit la première fois et toutes les autres fois. Justement, j'étais en train de me refermer à mon entourage, à la suite d'une grande déception amoureuse. Sa présence me fit le plus grand bien et me permit de découvrir plein de trésors dans la caverne de mes rêves et de mes espoirs.

Elle arrivait de Bagdad quand je l'ai rencontrée. Québécoise originaire de l'Irak, elle était retournée là-bas grâce à une ONG pour s'occuper des enfants, leur raconter des histoires, des histoires gaies qui finissent bien, ou plutôt qui ne finissent pas, comme des contes à dormir debout dont elle annonçait la suite pour le lendemain afin qu'ils s'endorment au plus vite, avant la terrible flambée de la nuit. Ces enfants qui manquaient de tout survivaient depuis leur naissance dans l'horreur familière des bombes, des explosions, de tout ce qui se traduit par le feu. De ce genre de feu qui glace le sang et l'anéantit. Tout leur manquait à ces enfants, hormis l'épouvante quotidienne.

Quant à moi, je préparais ma thèse en criminologie. Et il me semblait que ces tueries qu'on observait d'un bout à l'autre de la planète étaient des meurtres en série, ou, comme dans l'*Iliade*, des combats singuliers, mais sans la

tendresse des grands Achéens envers les grands Troyens et vice-versa. J'essayais de deviner le mobile qui faisait agir ces meurtriers modernes, ce qu'ils avaient dans la tête et dans le cœur quand ils massacraient les gens, quand ils violaient les femmes avant de les éventrer et quand ils déchiquetaient leurs petits. D'où leur venait cette rage inextinguible?

Azade était vite devenue mon amie. Toutes les deux, nous trouvions monstrueux que des hommes s'entretuent, se fassent sauter la cervelle ou s'incinèrent vivants, faisant subir à d'autres le même sort affreux. Cette tragédie perdurait depuis le commencement des temps, il semblait que ce n'était pas près de finir car il y avait des abattoirs humains en plusieurs points chauds du globe. Notre globe terrestre malmené, notre planète bleue qui virait à l'encre noire et d'où, pour l'instant, nous ne pouvions nous échapper sans mourir... Les guerres étaient des bêtes féroces à l'affût de la chair humaine. Rien n'est plus humain que d'être inhumain, pensions-nous, voilà la loi universelle qui régit notre vie tendre et cruelle d'animaux sauvages.

Azade avait hâte de retrouver ses chers enfants et elle retournait à Bagdad bien que ce fût très dangereux. Pendant ses séjours là-bas, nous nous écrivions souvent.

Chère Azade, tu me parles des yeux des enfants. Oh! ces yeux comme des feux nourris sous la braise. Et qui sortent du sommeil, noirs comme le ciel de la nuit, ayant rassemblé les étoiles les plus brillantes sur leur pupille pour les laver des spectacles indicibles de la veille. Tu es fascinée par leurs petites mains agitées, intelligentes, fines, affamées de connaissance autant que de pain. Tu adores ces petites personnes comme si tu les avais enfantées toi-même. Elles ne sont pas encore des soldats ni des kamikazes, elles ne sont pas encore remplies de haine envers l'occupant ou envers leurs compatriotes d'une autre confession que la leur, elles en sont encore à l'initiation par leurs parents de ces sentiments mortifères... Leur ignorance en la matière fonde pour le moment leur innocence, mais pour bien peu de temps encore.

À chacun de tes voyages, tu rencontres de nouveaux visages en plus de ceux de l'année précédente. Quelques-uns de ces enfants se sont absentés, soit parce qu'ils ont vieilli, soit parce qu'ils ont été tués. Un petit nouveau est assidu, m'écris-tu. Il est tout petit et léger comme un oiseau. Il se nomme Rachid, il te paraît plus débrouillard et plus affectueux que les autres. Malgré son indigence il t'apporte toujours quelque menu présent, un caillou, un morceau de pastèque, une fleur. Il te fait toujours un bisou sur la joue, toujours le premier arrivé, toujours rieur. Il est attendrissant et tu l'aimes tendrement.

Quand tout ton petit monde est là, tu les fais parler et de la joie résonne dans les mots qui sortent de leur bouche. Ils aiment qu'on les écoute, et ils savent écouter. C'est pourquoi tu as tant de succès avec tes histoires. Chère Azade, elles font merveille tes histoires. Elles sont comme des remparts dressés contre le malheur.

Azade puisait son inspiration dans les contes des *Mille et Une Nuits* qu'elle adaptait à son auditoire enfantin: Ali Baba, Aladin et Sindbad étaient naturellement les favoris. Bizarrement, elle omettait de raconter le début, l'histoire de Chahrazade avec le sultan Chahriyâr, que tout le monde pourtant trouve sublime et exemplaire.

Un jour, nous nous amusions à trouver les épisodes les plus meurtriers de la mythologie universelle, en nous bornant aux meurtres en série. Ayant quelque connaissance de la mythologie grecque, je proposai l'histoire du Minotaure. La ville d'Athènes devait payer un effroyable tribut à Minos, le roi de Crète: sept jeunes filles et sept jeunes garçons devaient, tous les sept ans, être conduits dans l'île pour y être dévorés par le Minotaure. Voilà, dis-je, un bel exemple de meurtres en série. Il y a aussi celui de Barbe Bleue.

— Qui est Barbe Bleue? Je n'en ai jamais entendu parler, dit Azade qui était surtout de culture arabe.

— C'est un personnage de légende créé à la fin du 17^e siècle par Charles Perrault dans ses *Contes du temps passé*. Un roi sanguinaire eut successivement sept épouses. Chacune d'elles, sauf la dernière, fut égorgée après avoir

ouvert un cabinet interdit : « Il faut mourir ! » disait-il en les surprenant en flagrant délit de désobéissance et coupable de lèse-majesté maritale ! Dans ce cabinet, il dissimulait celles qui étaient déjà mortes de sa main. La curiosité des femmes est punie de mort dans ce royaume. En France, l'opinion populaire avait assimilé ce roi cruel à Gilles de Rais, ici à Henri VIII. « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » suppliait la dernière épouse qui fut enfin sauvée par ses frères.

— J'en connais un autre plus spectaculaire, dit Azade. Que dirais-tu de mille quatre-vingt-seize meurtres dont chacun est perpétré le matin pendant trois ans par le même homme ?

— Je dirais que cet exemple bat le record des meurtres en série. Où l'as-tu pris ? Dans quelle mythologie ? Et comment se nomme ce *serial killer* ?

— Ce meurtrier en série se nomme Chahriyâr.

— Ce nom me dit quelque chose, dis-je. N'est-ce pas un sultan de Perse ?

— Oui, dit Azade, et chacune de ses victimes est une jeune fille vierge qu'il épouse et déflore pendant la nuit, puis qu'il donne au bourreau l'aube venue.

— Mille quatre-vingt-seize meurtres en trois ans ! Quelle constance dans la cruauté, dis-je. S'agit-il de l'époux de Chahrazade ?

— Tu as deviné ! Chahrazade est celle qui a brisé le cercle vicieux. Celle qui met un point final à ces tueries quotidiennes grâce à son génie. Je n'avais jamais considéré cette histoire sous cet angle, dis-je. Le sultan des *Mille et Une Nuits*, un *serial killer* ! Voilà un nouvel élément important que j'apporterai à ma thèse. C'est, il me semble, le côté obscur des *Contes des Mille et Une Nuits*.

— Tu imagines, dit Azade. Dormir toutes ses nuits dans les bras d'un meurtrier ! J'en frémis rien que d'y penser !

— Justement, Chahrazade a dû garder la tête froide. Il lui fallait inventer une astuce qui mettrait les instincts de l'assassin en veilleuse pendant presque trois ans.

— J'ai toujours cru que le monde serait sauvé grâce à l'imagination créatrice. Car enfin, le *serial killer* n'a d'autre

appui que son idée fixe, obtuse, grossière, sans aucune comparaison avec la finesse de l'esprit qui le met en déroute.

— Oui, dis-je, mais une imagination qui se maintient sans faillir pendant un long laps de temps. Un sang-froid qui ne se dément pas malgré la peur qui bat la chamade.

Chère Azade, tu es une sorte de Chahrazade des temps modernes avec les enfants de Bagdad. C'est comme si tu désirais surseoir chaque jour à leur mort imminente. Maintenant que tu ne les verras plus, ils ne sauront pas la fin de ta dernière histoire. Que vont-ils devenir? Vont-ils échapper au grand couteau du meurtrier? Comment grandira le petit Rachid que tu as sauvé d'une mort certaine aux dépens de ta vie?

Toutes les personnes qui t'ont aimée et admirée se sont réunies aujourd'hui devant ta dépouille rentrée d'Irak. À la fin de cet hommage funèbre, j'ai envie de te demander de continuer à chuchoter tes histoires aux oreilles des petits Irakiens que tu as rendus orphelins.

Et moi, c'est en regardant le beau nuage éblouissant de soleil que je te revois maintenant. Car tu es cachée dessous et tu m'envoies des messages d'espérance, tandis que l'oiseau moqueur traverse le ciel en chantant: *Sésame, ouvre-toi!*